



Mirage végétal,  
le désert de Retz revoit le jour.  
Une folie d'Ancien régime,  
excentrique et raffinée  
*Par Agnès Villette. Photo, Frédéric Chaubin*

# RETZ RESTITUÉ

*Merci de remplir ce bloc  
d'une exergue bien choisie.  
Très cordialement.  
La direction artistique.*

**La fascination** pour le désert de Retz débute longtemps avant d'y pénétrer. Et rares sont les visiteurs qui y aboutissent par hasard. À moins qu'il ne s'agisse du "hasard objectif" cher aux surréalistes. Les chemins qui conduisent à cette fantasmagorie minérale et végétale sont multiples. Ils vont de l'engouement du siècle des Lumières pour les jardins pittoresques au goût des fêtes galantes et libertines; du décryptage de la symbolique franc-maçonne aux escapades du mouvement surréaliste. Une quête qui va de la recherche du chêne sous lequel George Bataille orchestrait les réunions secrètes du groupe Acéphale, à celle de l'écriteau apposé par Guy Debord scellant définitivement l'importance séminale du jardin. Quant aux visiteurs, singulièrement, c'est le même récit qu'ils narrent: l'impression de pénétrer un univers onirique, la découverte comme au temps de l'enfance d'un lieu caché et interdit, enfin l'étrangeté des fabriques qui se dévoilent au gré aléatoire du débordement végétal. À quelques kilomètres de Paris, dans le périmètre royal de Versailles et de Saint-Germain-en-Laye, le désert de Retz, malgré ses proportions modestes et le délabrement de ses bâtiments, demeure l'un des jardins les plus intrigants.

Il opère une attraction magnétique sur les visiteurs qui, dès sa conception, en ont souligné la bizarrerie. Profilé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la vague des parcs en provenance d'Angleterre, ce jardin "anglo-chinois" se distingue de ses précurseurs par son bâtiment central, situé au sommet d'une colline et constitué d'une colonne tronquée aux dimensions gigantesques. La mode des ruines relayée par les toiles d'Hubert Robert pourrait expliquer l'inachèvement de la colonne, lézardée et craquelée, jalonnée de fenêtres et jadis cernée de lierres. Monumentale au milieu de la verdure, elle semble décoiffée par un orage. Sa présence incontournable et visible de tous les recoins du jardin renverse la tradition des parcs à fabriques où un subtil jeu de proportions architecturales assurait le visiteur de la supériorité de l'esprit humain sur la nature. Cette hégémonie était soulignée par l'agencement d'un parcours dévoilant avec calcul différentes constructions fantaisistes, dans une combinatoire aussi intellectuelle qu'esthétique. Ici, le gigantisme de la tour semble relever du conte philosophique. La disproportion, figée dans la blancheur laiteuse ►







*Merci de remplir ce bloc  
d'une exergue bien choisie.  
Très cordialement.  
La direction artistique.*

de la pierre, révèle au visiteur la petitesse de sa condition et instille la dérangeante impression d'entrer dans un univers aux lois inversées.

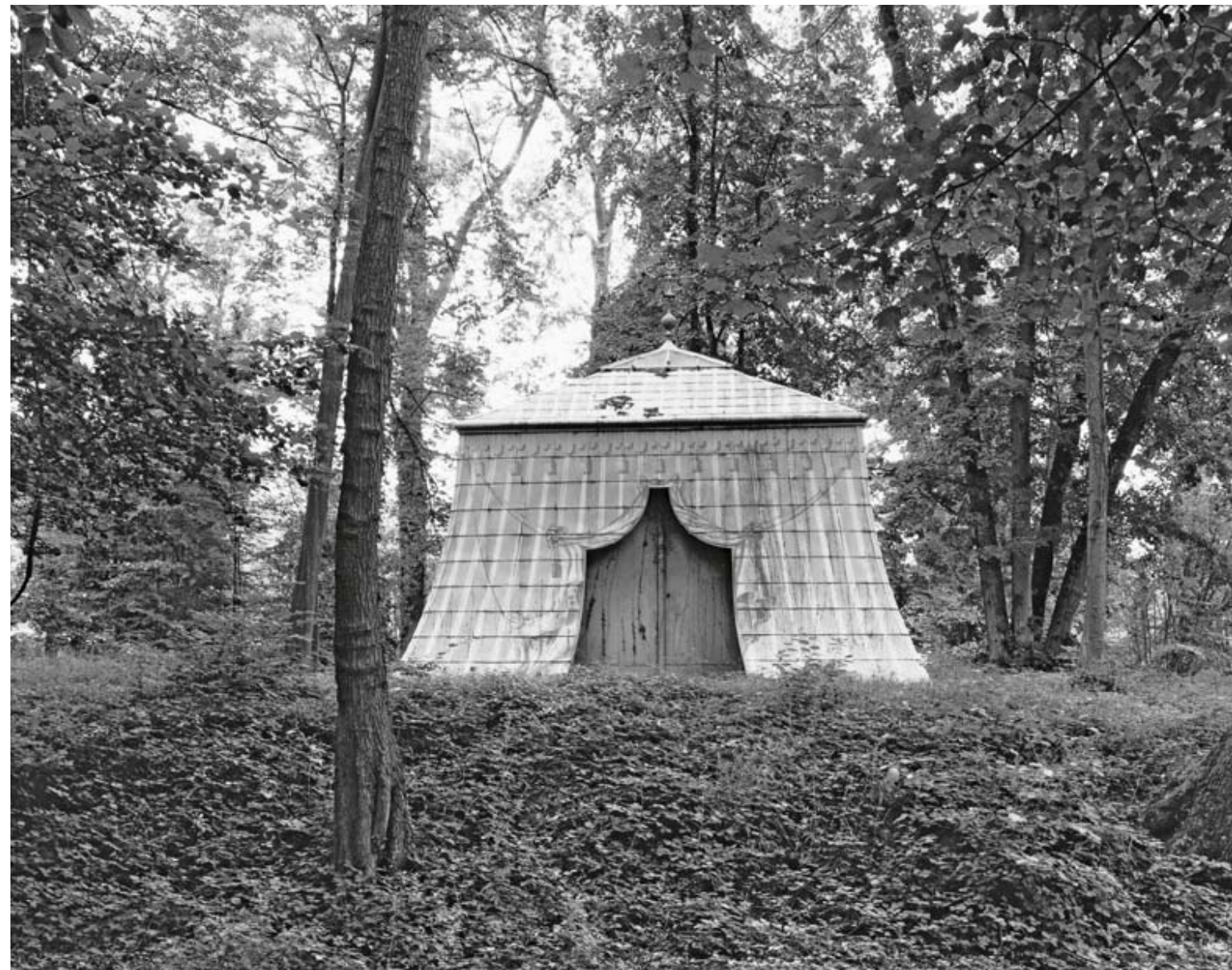
Le XVIII<sup>e</sup> encore baigné de religion, était beaucoup plus sensible aux résonances bibliques et à la référence à Babel. La tour fonctionne ainsi comme une vanité architecturale, son inachèvement soulignant implicitement l'orgueil humain — si l'on suivait les règles de l'architecture dorique, le diamètre actuel, multiplié par huit, projetterait une tour de 120 mètres de haut. Théâtrale et comme empruntée à la féerie, elle ne peut pourtant être reléguée au statut d'ornement décoratif puisqu'elle fut conçue comme une habitation. C'est l'usage auquel la destinait son créateur, qui imagina des appartements meublés répartis sur quatre étages autour d'un escalier hélicoïdal.

On attribue à François Racine de Monville la conception et les plans des fabriques, même si les noms de Boullée et Ledoux — dont le premier a construit ses deux hôtels parisiens — sont parfois avancés. Retz, sorte de testament énigmatique, semble ►



donc sorti en 1774 de l'imagination de cet aristocrate. Alors même que la Révolution se profile, le désert surgit comme l'ultime et sublime incarnation d'une esthétique appelée à disparaître. Agronome, architecte, musicien, archer et grand danseur, François Racine de Monville incarne pleinement cet Ancien Régime, auquel il ne survivra pas, échappant de justesse à la guillotine pour mourir trivialement, en 1797, d'un abcès mal soigné à la gencive. Son amitié avec le duc d'Orléans et sa fréquentation assidue de l'entourage de Marie Antoinette, le conduiront pendant la Terreur, au tribunal révolutionnaire où il sera condamné pour "sybaritisme et anglomanie". De nombreux dons patriotiques ne suffiront pas à protéger de la vindicte révolutionnaire ce mondain connu pour ses frasques. Bizarrement, alors qu'il disposait de liquidités, Monville n'a pas émigré, préférant se cacher à Saint-Nom-la-Bretèche, où il est finalement arrêté. Il s'était déjà séparé à regret du désert en le vendant pour une somme modique à un Anglais. Monville laisse peu de choses : pas de mémoires, ni de traité sur son parc, quelques plans, des mentions dans les *Maximes* de Chamfort qui évoquent sa "si belle jambe", ses qualités de danseur et de séducteur. Un portrait d'Élisabeth Vigée Lebrun, amie de sa voisine la comtesse du Barry, a paraît-il disparu. Reste quelques partitions de harpe et des rapports de police informant sur ses concubinages avec des danseuses.

En revanche, le parc est très vite devenu une curiosité. De son vivant déjà, Monville vendait des billets aux visiteurs attirés et titrés. Durant les quinze années de construction des fabriques, en effet, des hôtes illustres furent conviés, dont Thomas Jefferson, le roi de Suède Gustave III, les sommités de la cour, les peintres et les intellectuels. Puis, les révolutionnaires le conservèrent comme un douteux "objet de luxe", établissant de scrupuleux inventaires avant de vendre les meubles et de piller le parc de ses essences et arbres rares. Ces listes renseignent sur l'ameublement de la tour et de la pagode chinoise, qui servait de bibliothèque. Celle-ci fut la première à s'effondrer au milieu de la verdure, après plus d'un siècle. Depuis lors, nombreuses sont les fabriques qui ont disparues : le Temple du repos, le Tombeau, le Pont suspendu, la Serre, l'Obélisque en tôle peinte, et l'Ermitage où, pendant un an, Monville rémunéra un ermite sommé de ne jamais ►



*Merci de remplir ce bloc  
d'une exergue bien choisie.  
Très cordialement.  
La direction artistique.*





*Cette création savante s'est abolie  
dans le glissement temporel et les  
assauts cycliques de la nature.*

se laver ni se raser. Elles se sont effacées lentement, à des rythmes différents, altérant le projet initial conçu dans l'esprit pittoresque des peintures à la mode. Cette création savante s'est abolie dans le glissement temporel et les assauts cycliques de la nature, pour devenir un amalgame aussi splendide qu'aléatoire. La survie en suspens d'une ruine qui ne cesse de s'effacer.

Les fabriques qui ont survécu le doivent aux différentes campagnes de restauration, et paradoxalement à la jalouse possessivité de certains propriétaires qui en interdirent totalement l'accès, profitant souvent de longues procédures judiciaires. Fytche, le second propriétaire, dû même racheter le domaine en 1811, confisqué à l'occasion du blocus continental. Outre la Tour, subsistent aujourd'hui le Temple de Pan — transformé dans les années 1960 en bergerie — une glacière en forme de pyramide, une tente mongole sur l'île du Bonheur, une muraille d'église gothique, un théâtre découvert et les vestiges des communs et de la Ferme. La propriété connut plusieurs acquéreurs, plus ou moins sensibles au charme des lieux, dont la famille de l'économiste Frédéric Passy, à qui l'on doit ses premiers clichés, au début du xx<sup>e</sup>. Le fils de celui-ci transformera le domaine en exploitation agricole, 6 000 poules picorant dès lors au pied de la tour. Plusieurs historiens et amateurs se sont relayés au chevet de cette ruine, constamment fragilisée par les tempêtes, la négligence et les vandales. Chaque intervention a contribué à suspendre momentanément sa disparition, tandis que les projets le mettant en péril se succédaient. C'est ainsi que le désert a failli se transformer en circuit automobile, en cimetière et même en ville nouvelle de 10 000 habitants. Cette situation servira d'argumentaire à un discours de Malraux à l'assemblée qui, en 1966, parvint à promouvoir une loi obligeant les propriétaires à la rénovation des bâtiments historiques classés. En définitive, le site aura perdu quelques hectares, une concession à la modernité qui l'enserme. Après deux siècles de survie, après avoir tant touché les visiteurs sensibles à sa fragile beauté, il échoit à la ville de Chambourcy. Les travaux de rénovation ont débuté et le parc, actuellement recroquevillé entre l'autoroute de l'Ouest et le golf de Joyenval, devrait, pour la première fois de son existence, s'ouvrir à tous. Laura de mystère s'efface pour céder la place à la gestion d'un paisible jardin bientôt public.

---

L'ouvrage de Julien Cendres et Chloë Radiguet, *Le Désert de Retz*, paysage choisi (Éditions de l'Éclat, 2009) est l'ouvrage de référence sur le désert  
Pour les visites, contacter la mairie de Chambourcy

